

***Cruising* dans la Lisbonne fin-de-siècle**

FERNANDO CUROPOS
SORBONNE UNIVERSITÉ
curoposfernando@yahoo.fr

1. Dans ses *Mémoires*, publiées en 1919, l'écrivain Raul Brandão affirme de manière péremptoire : « Lisboa foi sempre, como Nápoles, uma cidade de pederastas » (Brandão, 1999 ; 186). Cependant, alors que la ville italienne a été beaucoup étudiée par les historiens de l'homosexualité, et Capri, dans la baie de Naples, considérée au début du XX^e siècle comme « une capitale sodomique en miniature, la Mecque de l'inversion, une Genève ou un Moscou du futur internationalisme de l'homosexualité » (Willy, 2014 ; 77), Lisbonne est quant à elle restée enfermée dans un placard qui peine à s'ouvrir :

A história e as histórias da homossexualidade portuguesa fazem parte da história de Portugal.

Essa parte da história está apagada, esquecida, ignorada. É a demonstração máxima do não-dito (...). (Almeida, 2010 ; 21)

2. Cet effacement et cette inattention de la part même de ceux qui écrivent l'Histoire du et au Portugal, contraste grandement avec les propos de Brandão. En effet, l'homosexualité masculine sort définitivement du placard au milieu du XIX^e siècle et gagne une visibilité étonnante dans le troisième quart du siècle, alors même que le discours médical et psychiatrique « invente l'homosexuel » en tant que catégorie (Foucault, 1998 ; 59). Comme l'a démontré l'historien George Chauncey, cet effacement de la visibilité gay est dû à un certain nombre de mythes, dont celui de

(...) l'isolement [qui] veut que l'hostilité à l'encontre des homosexuels ait empêché le développement d'une vaste subculture gay et contraint les gays à vivre des vies solitaires au cours de décennies qui ont précédé l'émergence d'un vaste mouvement gay. (...) Ce mythe est passé dans le sens commun pour des raisons compréhensibles : la répression du monde gay avant Stonewall fut encore plus forte qu'on ne l'imagine en général. Un arsenal de lois criminalisait non seule-

ment le comportement “sexuel” des gays, mais aussi (...) leur marginalité sociale conférait à la police et aux ligues de vertu une sorte de droit informel à les harceler. (Chauncey, 2003 ; 10)

3. Si les actes contre-nature étaient punis par la mort ou par la déportation dans les colonies jusqu'en 1821, date de l'extinction de l'Inquisition au Portugal, ce ne sera plus le cas dans le premier Code Pénal promulgué en 1852, suite à la Révolution libérale. Ce dernier, tout comme celui de 1886 « ignoram o crime de sodomia e não falam sequer em vícios contra a natureza » (Almeida, 2010 ; 66) ; l'homosexualité y est envisagée comme un « attentat à la pudeur ». Elle cessera de l'être en 1912, deux ans après la proclamation de la République. Bien que les républicains proclament la séparation de l'Église et de l'État, et promulguent la loi du divorce, ils renouent néanmoins avec une vision très orthodoxe de la sexualité, en condamnant d'un mois à un an de prison tout citoyen se livrant à des actes contre nature (Almeida, 2010 ; 68).
4. Durant cet intermède, l'absence de lois condamnant de manière directe l'homosexualité va laisser le champ libre à son expression dans les rues de Lisbonne et à la création d'une subculture et d'une communauté homosexuelles. Toutefois, il faudra attendre 1921, date de la publication du recueil *Canções*, d'António Botto, pour que cette expression se fasse à la première personne et donne à voir une subjectivité homosexuelle, ou du moins celle d'un écrivain hors du placard. Cependant, et bien avant Botto, la littérature et la presse satirique du XIX^e siècle et de la Belle Époque mettent en scène des personnalités et une communauté outrageusement visibles : l'homosexuel, car considéré comme déviant, est par essence scandaleux. C'est donc par son refus du silence et de l'invisibilité, ou sa sortie forcée du placard, que naît le scandale dont va se nourrir la littérature donnant ainsi à voir une Lisbonne beaucoup moins hétéronormée qu'il n'y paraît.
5. En effet, entre 1881 et 1895, toute une série de faits divers liés aux relations sexuelles entre hommes, révèlent au grand jour des pratiques et une sociabilité marginales dans la Lisbonne fin-de-siècle. Le 2 août 1881, D. José de Menezes e Távora Rappach da Silveira e Castro, Marquis de Valada (1826-1895), membre de la Chambre pour le parti Regenerator, est « surpreendido pela polícia na Travessa da Espera, n^o 63, 1^o, em repreensíveis libidinosidades com um soldado » (Monteiro, 1922 ; 188). Le plus grand pourfendeur du marquis fut le caricaturiste Rafael Bordalo Pinheiro

(1846-1905), républicain notoire, qui n'aura de cesse de l'épingler dans les journaux satiriques *O António Maria* (1879-1885 ; 1891-1898) et *Os Pontos nos ii* (1885-1891), et ce jusqu'à la mort du monarchiste marquis¹. S'il était parfois dessiné portant des vêtements féminins, suggérant par là une "inversion", il n'était pas le seul. Mais à partir de son arrestation, les caricatures seront davantage appuyées et régulières, accompagnées le plus souvent de poèmes ou de commentaires satiriques, faisant allusion au cas « da Travessa da Espera », nom de la rue où se trouvait sa garçonnière.

6. Une fois le cas Valada presque oublié, un nouvelle affaire retentit comme un coup de trompette depuis le Bairro Alto et réveille la Lisbonne alanguie du temps de l'écrivain Eça de Queirós de sa torpeur estivale. Les journaux (Howes, 2006 ; Aguiar, 1926 ; 569-570) tiennent là un nouveau scandale vendeur qui va raviver la fibre homophobe de Bordalo Pinheiro et des chroniqueurs de la revue satirique *Os Pontos nos ii*.

7. En juillet 1886, disparaît Manuel Martins Fernandes, le fils d'une famille d'acrobates brésiliens, venus se présenter au théâtre du Coliseu, à Lisbonne. Après enquête de la police, il est supposément parti pour Málaga où sa famille part le chercher, sans succès. Peu de temps après, c'est un autre adolescent, Henrique Alves Fernandes, qui se volatilise. Les journaux prennent l'affaire sur le ton humoristique et imaginent un « papão » se nourrissant de Fernandes, fort nombreux dans la capitale :

O caso principiava a ser sério. Eram já dois! Uma dúvida atroz principiou a atormentar terrivelmente o Sr. comissário geral da polícia. Decididamente, um lobo voraz entrara no redil da cidade e onde apanhasse um Fernandes inocente... papava-o!

Procurou-se lhe o covil. Custou a encontrar, mas afinal descobriu-se que era efetivamente um lobo faminto que comia os tenros Fernandes, e que o animal voraz tinha a sua oculta toca na loja n° 4 da rua do Trombeta. (...)

Mas a fera foi presa. E soube-se lhe então o nome (...). Este é o Alfredo Macieira Marques².

8. La police prend alors l'affaire à cœur et, après enquête, retrouve les deux jeunes fugueurs. Ils étaient dans une maison sise rue « do Trombeta », dans le Bairro Alto, à deux pas donc de la fameuse « Travessa da Espera » où se trouvait la garçonnière du marquis de Valada. Les deux jeunes hommes avaient été

1 Pinheiro consacra d'ailleurs tout le numéro du 11 août 1881 de *O António Maria* à l'affaire, décrite dans les moindres détails, caricatures à l'appui.

2 *Novidades*, 15/07/1886, p. 1.

(...) raptados por um «dandy» da época, o qual passava o dia passeando pelo Chiado.

Este indivíduo era protegido de certo negociante riquíssimo o qual lhe retribuía com avultadas quantias as complacências que para com ele tinha, e lhe pagava todas as despesas.

Ou porque se cansasse do Marques ou para variar de amante, o tal negociante encarregou o próprio protegido de lhe arranjar rapazes novos. (...) Presos os rapazes, o Marques e o negociante³ foi-lhes arbitrada fiança. Os primeiros, não logrando haver quem os afiançasse, recolheram à cadeia, os últimos saíram soltos mercê da fortuna do negociante. (Aguiar, 1926 ; 570)

9. Ce nouveau scandale révélait au grand jour un monde de prostitution⁴ avec rabatteurs, riches vieux messieurs entretenant leurs « gitons », dandys fin-de-siècle déambulant dans le quartier du Chiado, autant de personnages « dégénérés », pour employer la taxonomie de l'époque, qui seront tournés en dérision aussi bien dans les spectacles de « revista » que dans la presse et la littérature satiriques d'alors :

A polícia, na Trombeta
Depois de longas vigílias,
Deu co'uns moços de chupeta,
Foragidos às famílias.

Eram destes a que o vulgo
Chama meninos já grandes;
Ambos simpáticos, julgo,
Ambos de nome «Fernandes».

O comissário, iracundo,
Fê-los logo engaiolar
– Por razões que eu não profundo
...Nem desejo profundar...

Sobre aquele estranho assunto
Fez-se um processo, aos galopes,
E mandou-se tudo junto
P'ra o Firmino João Lopes⁵

Eis aqui se não é peta

- 3 Nous ne saurons rien de ce négociant, pas même son nom. On remarquera ici la partialité de la presse, et de la presse satirique en particulier. Si le marquis de Valada est victime de harcèlement, c'est que l'homophobie est un atout politique, servant à ruiner une réputation. Ce négociant ne subira pas la foudre de Pinheiro car son cas est, visiblement, sans intérêt politique.
- 4 Si la prostitution féminine est étudiée à cette époque, les historiens portugais font l'impasse sur la prostitution masculine et n'évoquent que celle liée à l'Antiquité, éludant ainsi le phénomène contemporain pourtant clairement mis au jour par ces différents scandales.
- 5 Fermino João Lopes, juge du *Tribunal da Relação* de Lisbonne, suivra l'affaire.

Um frisante destino
– Foi tirá-los da Trombeta
E mandá-los p'ra o Firmino!...⁶

10. Ainsi, dès les années 1880, il apparaît que les homosexuels⁷ ont construit « une ville gay au milieu de (et (...) invisible à) la ville normative » (Chauncey, 2003 ; 39) créant par conséquent un embryon de communauté et d'espace communautaire bien avant l'émergence du mouvement gay des années 1970. À en juger par ces divers scandales, l'épicentre de cette vie homosexuelle est le Bairro Alto et les quartiers qui l'entourent, dont le très élégant Chiado, avec pour point de ralliement le café Marrare (1820-1886), décrit dans la poésie satirique de l'époque, comme un haut lieu de prostitution masculine en direction d'une certaine élite économique et sociale :

De tal raça de sacanas
Não se lhe acaba a semente

Entre o bando de janotas
Vão contentes figurando
E na loja do Marrare
Muitas partidas jogando

(...)

Muitos as ruas passeiam
Engomadinhos janotas
De casacas de alto preço
E de mui lustrosas botas (Anonyme, 1864 ; 65-66)

11. Si ces dandys *queer* déambulent dans le Chiado, ils le font tout autant sur le *Passeio Público*, future *Avenida da Liberdade*, créé en 1886, année où le héros désenchanté de *Os Maias* (1888), Carlos da Maia, pourra aller l'admirer après son long voyage à travers l'Europe. Mais plus que de s'extasier devant la magnificence du lieu, il s'étonne plutôt d'y voir d'étranges allées et venues :

Pela sombra passeavam rapazes, aos pares, devagar, com flores na lapela, a calça apurada, luvas claras fortemente pespontadas de negro. (...) E eles iam, repassavam, com um arzinho tímido e contrafeito, como mal acostumado àquele vasto espaço, a tanta luz, ao seu próprio chique. Carlos pasmava. Que faziam ali, às horas de trabalho, aqueles moços tristes, de calça esguia? Não havia mulheres. (...) O que atraía pois ali aquela mocidade pálida? E o que sobretudo

6 Pan-Tarântula, *Pontos nos ii*, 22/07/1886, p. 507. Chez « Firmino » était un bordel très célèbre, où le client avait à disposition des prostitués des deux sexes. Voir note n°22.

7 Nous employons le terme, en quelque sorte, « par défaut », et nous suggérons par là qu'il s'agit d'hommes qui ont des relations sexuelles avec d'autres hommes, tout en sachant que les cas sont multiples et différents du concept que recouvre le mot aujourd'hui.

espantava eram as botas desses cavalheiros, botas despropositadamente compridas, rompendo para fora da calça colante (...). (Queirós, 2004 ; 702)

12. Bien que le très dilettante Carlos da Maia se demande ce que faisaient tous ces hommes entre eux, à des heures où le bourgeois est au travail, le narrateur laissera la question en suspens. Or, ils ne sont visiblement pas à la recherche de passantes « balançant le feston et l'ourlet » (Baudelaire, 1993 ; 185) et dont ils pourraient croiser le regard : « Não havia mulheres ». À en juger par l'insistance portée au comportement de ces flâneurs d'un genre nouveau, tout laisse à croire qu'ils ne sont pas de simples passants et qu'ils sont effectivement plutôt gênés par « tanta luz ». Ces jeunes gens, ne sont pas seulement « extravagants » par leur tenue vestimentaire, un rien dandy, et par leur promenade improductive, mais aussi par leur préférence sexuelle. Il s'avère donc que le *Passeio Público* était devenu, du temps d'Eça de Queirós, un lieu de drague (*cruising area*) homosexuelle, au même titre qu'il était un espace de loisir, mais aussi de flirt, pour la classe dominante. Les homosexuels de la bourgeoisie ou de la classe moyenne le fréquentaient également tout en subvertissant sa fonction première. En effet, ils s'y promènent dans l'espoir d'y croiser le regard plus appuyé d'un passant. Dans cet espace public, ils pouvaient somme toute passer inaperçus de la culture dominante, tout en restant identifiables par les flâneurs *queer*. Cette possibilité d'identification passe par des codes, notamment vestimentaires, identifiés néanmoins par l'écrivain réaliste, codes « qui leur permettai[ent] de se reconnaître entre eux sans attirer l'attention des profanes, que ce fût dans les rues, ou dans les théâtres, ou dans les bars ou les soirées à dominante hétérosexuelle » (Chauncey, 2003 ; 237). Or, il est un signe de reconnaissance adopté très tôt par les homosexuels portugais, le port de l'œillet à la boutonnière, un trait distinctif qu'Eça de Queirós indiquait déjà pour son très *queer* Libaninho, personnage du roman *O Crime do Padre Amaro* (1875), « (...) apareceu o Libaninho de luvas pretas e cravo ao peito » (Queirós, 2009 ; 218), élément aussitôt repris dans la caricature de presse également (cf. illustration 1).

1.



Illustration 1: A Marselheza, 3/04/1898 ; Hemeroteca de Lisboa.

13. On remarquera par ailleurs que dans les observations réalisées par le médecin de l'Institut de Médecine Légale, Asdrúbal António d'Aguiar, sur des homosexuels emprisonnés suite à une descente de police sur un lieu de prostitution masculine en 1915, 10 des 20 hommes interrogés (et, à en juger par le compte rendu, tous ne semblent pas avoir eu droit aux mêmes questions) affirment aimer les œillets au point où « J. S., 25 anos, solteiro, funileiro, analfabeto, (...) aprecia muito as flores, especialmente os cravos vermelhos que compra sempre que vê, e pede se não tem dinheiro » (Aguiar, 1926 ; 580). Si l'on tient compte de la remarque du médecin, « tudo quanto notamos ser normal pusemos aqui de parte » (Aguiar, 1926 ; 571), aimer les œillets serait « anormal ». Il semblerait donc que cette fleur⁸ soit devenue, dans la Lisbonne du troisième quart du XIX^e et début du XX^e siècles, un

8 On retrouvera les œillets dans la poésie d'António Botto et de Federico García Lorca.

signe de reconnaissance chez les homosexuels, fussent-ils analphabètes et impécunieux. C'est donc cette fleur, bien ouverte en l'occurrence, que Bordalo Pinheiro met à la boutonnière du Marquis de Valada dans l'une des ses caricatures, alors même que le scandale de la « travessa da Espera » n'a pas encore éclaté (illustration 2)⁹.

2.



Illustration 2: O António Maria, 24/02/1881, p. 57 ; Hemeroteca de Lisboa.

⁹ On remarquera que la tenue du Marquis, pantalon ajusté, veste cintrée, chaussures à talons nettement visibles, deviendra un modèle vestimentaire pour caricaturer l'homosexuel à l'époque. Voir illustrations 1 et 4.

14. Cependant, trop visible, le *cruising* devenait dangereux et ces hommes couraient le risque d'être condamnés, si ce n'est par la justice, du moins par la société :

Passam, ao anoitecer, magros como funâmbulos,
Equívocos noctâmbulos,
Derreando os quadris, com dengosas maneiras.
Têm a bacia larga e na garganta harpejos,
E os seus ricos desejos
— Seriam passear de brincos e pulseiras.
(Leal, 2000 ; 217-218)¹⁰

15. Le soir venu, la drague est moins timide et plus ostensible. Les « noctambules équivoques » évoqués par le poète Gomes Leal assument davantage une certaine liberté par rapport au maintien de genre. Néanmoins, ces lieux ne sont pas sans danger et restent sous surveillance constante :

Um agente de polícia, em consequência de andar fazendo umas pesquisas para a descoberta dum roubo teve de executar uma diligência no alto da Avenida, durante uma noite escura e chuvosa. Algum tempo depois de aí chegar começaram a aparecer-lhe indivíduos, desafiando-o para a prática de atos sodomícos, supondo-o um ativo à espera de qualquer passivo. Esse agente fingia anuir ao ato, e fazendo-se acompanhar pelo sedutor como se se dirigisse a uma hospedaria, levava-os assim enganados para a esquadra de polícia mais próxima. A pouco e pouco, a um e um, conseguiu juntar 18 nessa esquadra (...). (Aguiar, 1926 ; 553)

16. C'est que, « considéré comme hors-la-loi de la nature, le pédéraste [se-rait] plutôt, aux yeux des autorités, par nature hors-la-loi » (Murat, 2006 ; 52), d'autant plus qu'à la drague elle-même vient s'ajouter la prostitution :

Já em 1883, foram presos n[o] Príncipe Real pelas dez horas da noite cinco indivíduos [...] verdadeiros prostitutos públicos. As autoridades conseguiram a sua detenção da seguinte forma: alguns agentes fingiram-se passar por descuidados passeantes, sentaram-se nos bancos e esperaram, e pouco depois os tais indivíduos chegando-se e entabulando conversas, mal sabendo que falavam com a polícia. (Aguiar, 1926 ; 553)

17. Si les rafles concernaient surtout les prostituées de rue, une « *caça às borboletas* movida pela Polícia Sanitária » (Pais, 1983 ; 950), la police des mœurs chassait aussi d'autres "espèces", comme le suggère la caricature de Bordalo Pinheiro représentant les activités du responsable de la police de la capitale, António Maria Barreiros Arrobas (1824-1888), tout juste nommé en avril 1881. S'il chasse effectivement des « borboletas » sur la place du

10 Les italiques sont de l'auteur.

Rossio¹¹, on devine aisément la silhouette du Marquis de Valada¹², semblant lui aussi flotter dans les airs (à droite) et celle de “dandys” s'éloignant à grands pas, sans doute affolés par cette présence policière (illustration 3), suggérant par là une autre répression, encouragée par Pinheiro et les journalistes de la revue : « (...) saberemos quem são as Lolas que se vendem é bom; não ignorarmos quem são os Afonsos que se compram é ótimo¹³ ».



Illustration 3: *O António Maria*, 28/04/1881, p. 129 ;
Hemeroteca de Lisboa.

- 11 Reconnaissable grâce au théâtre D. Maria II que l'on voit en arrière-plan, et au dessin de la « calçada portuguesa », le même qu'aujourd'hui.
- 12 Avant le scandale de la « travessa da Espera », il était aussi connu, dans le journal satirique *O António Maria*, sous le nom de « o bailio do Rossio ». *O António Maria*, 28/07/1881, p. 239. Par conséquent, le marquis avait déjà été, à mots couverts, outé dans la presse de l'époque.
- 13 *O António Maria*, 23/06/1881, p. 194.

18. Les *cruising areas* de la Lisbonne fin-de-siècle sont donc déjà sous surveillance de la police et les « flâneurs *queers*¹⁴ » constamment sur le qui-vive, par peur des rafles, même si les caricatures homophobes laissent suggérer le contraire (illustration 4). C'est d'ailleurs par une référence à la répression policière, et semble-t-il écrit par réaction à celle-ci, que débute le premier (à notre connaissance) document de défense de l'homosexualité jamais publié au Portugal, *Elogio à Punheta*¹⁵ :

Para fugir à polícia
Que é dos viventes açoite,
Fiz os seguintes versinhos
Entre o silêncio da noite.
(...)

Apolo a musa me inspira,
Vem meu estro bafejar
Para a excelsa punheta
Em altos versos cantar.

Não deixes, vate, que aspira
À honra de ser fanchono
Ficar sem fama, nem glória
No desprezo e abandono.
(Anonyme, *Elogio à Punheta*, s.d., p. 1)

14 Pour Mark Turner, le *cruiser* dérive du flâneur baudelairien, figure qui vient par conséquent *queeriser* la littérature de la modernité et son espace par excellence : la ville (Turner, 2003 ; 46).

15 Rédigé et imprimé entre 1886 et 1900 d'après les éléments du texte. Étant donné son importance, ce document mériterait une étude approfondie que nous nous proposons de réaliser dans une prochaine publication : « Pornografia homossexual oitocentista : da (in)visibilidade ».

4.



Illustration 4: A Marselheza, 24/04/1898, p. 3 ; Hemeroteca de Lisboa.

19. D'après les lieux d'arrestation, la drague et la prostitution homosexuelles se déroulaient essentiellement *Avenida da Liberdade*¹⁶, *Rua do Ouro*, sur le *Terreiro do Paço* et sur la place du Rossio (place D. Pedro IV¹⁷) :

Fujo do Terreiro do Paço e do Rossio, porque ali o fanchono me aparece em todas as formas, com todas as cores extravagantes (...) – mulher artificial que faz

16 La *Rotunda* (le haut de l'*Avenida da Liberdade*) semble avoir été, d'après les entretiens menés par Aguiar, un lieu plus spécifiquement dédié à la prostitution.

17 La place ne possédait pas sa configuration actuelle. Elle était plus densément arborée, avait des contre-allées sur sa longueur.

mil trejeitos, que dá o cú a quem lho paga, que pega sem repugnância em mil caralhos, que se rebaixa à vil condição de ser escravo de um homem que lhe dá alguns vinténs. (Anonyme, 1860 ; 364)

20. Sur le Rossio, la drague s'avérait être par ailleurs très ingénieuse, signe d'un réseau d'entraide pour ne pas dire d'une certaine tolérance sociale :

Ainda há poucos anos havia no Rossio um quiosque conhecido pelo quiosque do tio Pedro – que pendurava à noite, nos taipais, uma lanterna com dois vidros de cores, um vermelho, outro roxo. Quando um fanchono passava e dizia: “Boas-noites tio Pedro”, logo o velhote mudava o vidro vermelho para roxo, o que queria dizer fanchono à vista – prevenindo assim os outros que estavam no Rossio. (Brandão, 1999 ; 186)

21. Ainsi, cette ample place du cœur de Lisbonne, où débouche une gare (internationale à l'époque), où se trouve le théâtre National D. Maria II et voie de passage obligé entre la partie haute et basse de la ville, était connue, depuis les années 1860, pour être un lieu de prostitution et de drague homosexuelle. Rien d'étonnant alors à ce que l'écrivain réaliste Eça de Queirós, en un véritable effet de réel, choisisse cette même place pour y décrire une scène de drague, en intérieur cette fois-ci (Curopos, 2016 ; 47-48). Tout laisse donc à croire que certains des cafés qui donnaient sur le Rossio étaient aussi des lieux de sociabilité homosexuelle.

22. Si l'on retrouve cette place dans les caricatures homophobes (illustrations 3 et 5¹⁸) et les romans réalistes-naturalistes abordant l'homosexualité (Curopos, 2016 ; 19-86), c'est surtout dans la poésie satirique ou dans la presse humoristique que son nom raisonne, avec des sous-entendus salaces :

Diário de Notícias
Entretive-me com a secção de anúncios, que verdadeiramente é a mais interessante do jornal. (...) Um rapaz com estudos, sabendo línguas, e *várias outras coisas*¹⁹, quer ser empregado e que o procurem no Rossio. (G. L. de A., 1881 ; 40)

18 Dans cette caricature, le Marquis de Valada se trouve sur le Rossio, et vient souhaiter la bienvenue au Baron de Lavos, figure de papier inventée par l'écrivain Abel Botelho.

19 Italiques de l'auteur.

5.



Illustration 5: O António Maria, 02/07/1891, p. 137 ; Hemeroteca de Lisboa.

23. Comme on le voit, les homosexuels ont donc tôt fait d'investir l'espace public, dont le Rossio ou la Place du Commerce (illustration 1), siège de nombreux ministères à l'époque, mais aussi d'en détourner certains de leur usage premier, comme pour l'ensemble des vespasiennes installées seulement à partir des années 1870 à Lisbonne : « No início da década de 70 é que começariam a surgir os primeiros urinóis. [...] O modelo mais divulgado foi o urinol de typo francez, de planta pentagonal, em ferro e vidro, de 3 ou 5 lugares » (Barradas, 2013 ; 112).

24. Rien d'étonnant alors de trouver dans le premier traité écrit sur « l'inversion sexuelle » au Portugal (1895) une référence à ce type de drague, déjà associé, dans la presse satirique de l'époque, au scandaleux marquis de Valada (illustration 6) :

Em Lisboa sobretudo, onde os uranistas passivos são bastante numerosos e estacionam principalmente nas praças, por perto dos urinóis, é usual sermos ali perseguidos por eles, onde nos dizem frases lúbricas de uma obscenidade revoltante, ao mesmo tempo que nos gabam a virilidade e plástica dos atributos masculinos.

Fomos por várias vezes assim perseguidos (...). (Silva, 1895 ; 186)

6.



Illustration 6: Pontos nos ii, 28/01/1886, p. 210 ; Hemeroteca de Lisboa.

25. Ainsi, les vespasiennes lisboètes, celles permettant d'abriter de trois à cinq personnes, étaient devenues non seulement des lieux de drague et de

consommation sexuelle, surveillés par la police, mais également des lieux de prostitution, notamment de mineurs. Cette situation était visiblement connue de tous et dénoncée de manière humoristique par Bordalo Pinheiro sur la couverture de son journal satirique *A Paródia* (illustration 7), où figurent toute une variété de « *pêssegos* », expression argotique de l'époque pour désigner les homosexuels.

7.



Illustration 7: *A Paródia*, 03/10/1900 (couverture) ; Hemeroteca de Lisboa.

26. La prostitution de mineurs de sexe masculin, déjà importante au milieu du siècle, continua de l'être jusqu'au début du XX^e, comme le laisse deviner la caricature (illustration 7), mais surtout la poésie pornographique d'alors, pas toujours homophobe :

Em certa noite de outono
Encontrando uma pequena
Lhe disse com voz amena:
“Abaixa-me aqui o mono.”
Volveu com ar de abandono:

“Coitado, como se engana!
“Stá teso? Leve p'ra mana !
E eu então desapontado,
Fui procurar n'outro lado
Um rapazito, um sacana.

Pouco depois eu passava
Na rua da Mouraria,
(...)
Meto ao beco do Cascalho²⁰
Já p'ra foda resoluto,
Quando vou dar com um puto
Lindo e esperto como um alho!
Chamei-o, logo sorriu,
E fez-me tais fanchonices,
Que o caralho, co'as meiguices,

Fora das calças saiu!
O sacana assim que viu
A força do meu tesão,
Puchou-me p'ra a escuridão,
E pegou com tal apego,
Que nenhum outro *borrego*,
Tão veloz me fez a mão.

(Anonyme, *Novo Fado Brejeiro*, n° 3,
s.d. ; p. 6-7).

27. Si la consommation sexuelle dans certains lieux publics était fréquente à la nuit tombée, comme nous venons de le voir, ces amours clandestines avaient également leurs havres de paix. Les homosexuels les plus fortunés avaient en effet de discrètes garçonnières et leurs « gitons » n'étaient alors plus des « *putos* », mais des « *sacanas* », des prostitués de luxe :

Ó sacana *milord*, e aristocrata
Que andas nos cafés de noite, e dia,
Que jogas bilhar com bizzarria,
Fumando por desdém, feito frescata.

O teu *porte-monnaie* abunda em prata,
Traz em ouro também grossa quantia,
Pois fazes a sarambaia à fidalguia,
E não à gente d'algibeira chata.

Barões, condes, duques, marqueses
Em macios sofás te engolem cru,
Chamando-te menino muitas vezes.

A punheta a sob'rano fazes tu,
E se acaso os fanchonos são fregueses,
Aceitas uma peça, e dás o cú.

(Anonyme, *Poesias sem decência*, s.d. ; p. 13)

28. Par ailleurs, il existait également des hôtels de passe et autres « hospedarias » (illustration 8²¹) pour abriter ces amours clandestines, comme l'auberge « do Campos », située « rua do Terreirinho », la « Hospedaria da Virgínia », « rua Marquês do Alegrete » (Aguiar, 1926 ; 574, 577, 568) ou le

20 Le Beco do Cascalho, disparu aujourd'hui, donnait sur le bas de la place Martim Moniz, non loin donc du Rossio.

21 Dans cette caricature, l'évêque de Beja fait une avance à un passant. Pour les attaques homophobes contre l'évêque : Curopos, 2016 ; 96-103.

très célèbre bordel chez « Fermino²² », lui aussi dans le quartier de Mouraria, où coexistaient prostitution masculine et féminine :

Desde o galego até o fidalgo, (...) desde o janota ao sacana do Rossio, é o Fermino (sic), que a certas horas da noite se vem (sem calembourg) à memória! (...) Naqueles quartos a vida é curta! O homem esquece-se do mundo, a luxúria triunfa [...]. Ali o homem encontra a mulher tal qual a natureza a criou. O fanchono dá largas ao caralho! É ali que o puto é puto. (Anonyme, 1860 ; 68-69)

8.



Illustration 8: O Zé, 03/09/1912 (couverture) ; Hemeroteca de Lisboa.

22 D'après nos sources, ce bordel, offrant prostitution féminine et masculine, était déjà en activité en 1832 et le restera au moins jusqu'en 1890, dernière date à laquelle ce lieu est mentionné dans les ouvrages que nous avons consulté : « Inauguração da hospedaria do Firmino: 1832 », Anonyme, Almanak Caralhal para 1861, Paris, s.n., 1860, p. 18 ; « Em fanchono já dei, ai não te minto / E no Firmino expremo a teta calva », Manuel, Versos Frescos, Roma, s.n., 1890, p. 18.

29. Il apparaîtrait donc que certaines maisons closes étaient aussi fréquentées par des clients à la recherche de relations homosexuelles et ceux-ci pouvaient s’y adonner à divers plaisirs :

<p>Foi em casa de batota, Não de loto nem roleta, Mas onde a foda e punheta Consolam muita pixota. Era ali tudo risota N’um fanchoníssimo entono (...) Quando entraram dois parcei- ros, Um sacana e um fanchono. (...)</p>	<p>Descobre o puto a panela, Salta ao fanchono o tesão; Este, p’la muita ambição De qu’rer que a sorte lhe corra, Nao ‘steve com mais pachorra: (...) Logo firme e satisfeito, Se enchou de potente gana, E para o cú do sacana Correu de taco direito.</p>
--	---

(Anonyme, s.d. ; 6-7)

30. Par ailleurs, certaines maisons closes n’abritaient que des prostituées travestis, comme le café de « *camareras* » situé au n° 120 de la rue *do Poço dos Negros*²³, à deux pas du *Chiado*, où quatorze d’entre eux seront arrêtés lors d’une rafle en février 1895. Dans ce café de « *Camareras (sic)* », tenu par une femme, Maria José de Barros, « não faltava o piano nem os gabinetes reservados. As camareiras eram homens e como verdadeiras camareiras, – assim eles próprios se intitulavam –, rivalizavam entre si em bamboleares lascivos, em sorrisos impudicos, em contatos provocadores e na fraseologia debochada dirigida aos fregueses. » (*A Vanguarda*, 1895 ; 2). Nul doute qu’il s’agissait là d’une variante des nombreux « bordels²⁴ » plus ou moins bien organisés, que comptait Lisbonne, à une différence près :

Mostravam-se com trajes femininos garridíssimos, [...] de mangas curtas, [...] envoltos em chailes e «mantons» de Manila, de cores variegadas, calçados com meias de mulher e sapatos de entrada larga e de salto bem alto, penteados em bandós ou em caracóis, conservando os cabelos presos por ganchos dourados, esmaltados de pedrarias multicolores e com cravos de papel, de braços, pulsos, dedos e colo adornados com braceletes, pulseiras, anéis e colares refulgentes nas suas pedras falsas, de face pintadalgadas de alvaiade e rosa, de lábios purpurinos à nanquin (*sic*), enfim, assemelhando-se bem a esbeltas e desenvoltas camareiras, dispostas a atrair e reter o freguês. (Aguiar, 1926 ; 564)

23 Le journal républicain *A Vanguarda* suivra l’affaire sur plusieurs jours et sera celui qui en donnera le plus de détails, dans une série d’articles intitulés « Lisboa Devassa ». *A Vanguarda*, 14/02/1895, p. 2.

24 « Este bando de pederastas, de andromaniacos, faziam aí, nos gabinetes reservados e também em certas casas na Rua do Arco de Bandeira, e na Rua Augusta (...), venda do seu corpo a quem quer que fosse e que se sentisse seduzido por eles » (Aguiar, 1926 ; 564).

31. Le piano et « a fraseologia debochada » laissent penser à un univers du *drag*²⁵, tout comme les noms de scène très *camp*²⁶ de ces serveuses – « A Vasculho dos Urinóis²⁷ » ; « A Mulata dos Camarões » ; « A Badalhoca » ; « A Tentadora » ; « A Gorda de São Paulo » (Aguiar, 1926 ; 564) – qui n’auraient certes pas dépareillé dans certains cabarets montmartrois. Ainsi, les *queers* ne se travestissaient plus uniquement durant le carnaval, période de débordements en tous « genres ».
32. Si ces « *camareras* » avaient déjà des admirateurs dans leur café, leur “prestation” lors du procès fut, apparemment, un spectacle très suivi :
- Os apupos, zombarias e chacota de que eram alvo não os preocuparam demasiadamente, pois nas duas noites que passaram no Governo Civil, entreteram-se cantando, bailando e representando inconscientemente.
- A condução destes indivíduos do Governo Civil para o Tribunal teve de ser transferida e de se fazer por uma porta escusa para livrá-los das apóstrofes da multidão que se acumulava para os ver passar. No Tribunal as suas respostas especialmente respeito às idades e profissões suscitaram o riso dos oficiais de justiça e de quem assistiu aos interrogatórios. Diminuíam as idades em proporções inverossímeis, intitulado-se « camareras de verdade ». (Aguiar, 1926 ; 565)
33. On apprend donc que, une fois en garde à vue, ces travestis « entreteram-se cantando, bailando e representando inconscientemente », « passaram o tempo alegre e divertidamente no calaboiço n° 3²⁸ ». Face à la répression policière, ces *queers* ne se laissent visiblement pas faire. Si, pour le médecin qui relate l’affaire, il s’agit d’un acte d’insouciance déraisonné (« inconscientement »), force est de constater qu’il s’agit là d’un acte de résistance tout à fait conscient et éminemment politique, le refus de normes sociales et de la violence d’État.
34. Outre le café de la rue do Poço dos Negros, un bordel de travestis situé au n° 172 rue do Arco da Bandeira fera lui aussi les frais d’une dénonciation d’un client de province, peu habitué aux nouveautés de la capitale : « compreendeu o ingénuo provinciano que as criaturas não eram mulheres, mas homens. Vexado, humilhado, envergonhado, o homem queixou-se na polícia²⁹ ». Le propriétaire de ce bordel était « Casimiro de Carvalho, alcunhado entre os do seu meio pela Maria das Tairocas³⁰ ».

25 Performance de cabaret en travesti (masculin ou féminin).

26 Exagération performative et stylisation liées à la culture homosexuelle.

27 Référence ostensible au *cruising* dans les vespasiennes.

28 *A Vanguarda*, 14/02/1895, p. 2.

29 *Ibid.*

30 *Ibid.*

35. Par conséquent, puisque la médecine et la loi créent des sujets déviants, on assiste à une « modification du tissu urbain, [à] la fabrication d'architectures politiques spécifiques au sein desquelles les "anormaux" circulent, sont domestiqués ou résistent à la normalisation » (Preciado, 2014 ; 102). Cependant, alors qu'il nous a été possible de réaliser une cartographie de l'homosexualité masculine dans la Lisbonne fin-de-siècle et Belle Époque, avec le Bairro Alto comme épice de la vie nocturne, les places du Rossio et du Commerce comme lieux de drague ou de prostitution, le Chiado et le *Passeio Público* comme lieux de flânerie *queer*, les lesbiennes sont quant à elles littéralement invisibles alors même qu'elles sont une présence constante dans la littérature érotique et pornographique aussi écrite en portugais (Curopos, 2016 ; 107-170), pour le plus grand plaisir de ses lecteurs voyeurs. Selon Beatriz Preciado :

Les rhétoriques de la cartographie gay et de la cartographie lesbienne sont opposées : l'une est une utopie de déterritorialisation des espaces et de leur régime de sexualisation dominante, l'autre se heurte aux forces de la dystopie ou de l'agoraphobie. La cartographie lesbienne semble impossible à réaliser, tant elle paraît dépendre d'un principe de topophobie, d'un refus de spatialisation et d'une aversion envers toute inscription visible. (Preciado, 2014 ; 100)

36. Néanmoins, il nous semblerait plus juste d'indiquer pour les lesbiennes les conséquences du régime patriarcal et ses répercussions sur l'organisation spatiale de la ville culturellement définie comme un espace masculin. Celles qui le fréquentent risquent fort d'être confondues avec la fille publique. Or, au sortir de la Première Guerre mondiale, les femmes portugaises vont elles aussi sortir du cadre qui leur était réservé jusqu'alors, l'espace domestique, provoquant une certaine paranoïa masculine chez les hommes qui s'imaginent déjà perdre leurs prérogatives. Cette « Ève nouvelle », c'est la garçonne, une femme qui proclame son indépendance et se virilise, selon la pensée misogyne et machiste de ses contemporains. Du machisme, découle aussi l'homophobie. C'est la raison pour laquelle, au Portugal, la garçonne aura tôt fait d'avoir, comme son homologue parisienne, des goûts de garçons (Curopos, 2017).

Bibliographie

AGUIAR António Asdrúbal d', « Evolução da pederastia e do lesbismo na Europa: contribuição para o estudo da inversão sexual », in *Arquivo da*

Universidade de Lisboa, vol. XI, Lisbonne, Universidade de Lisboa, 1926, p. 335-620.

ALMEIDA São José, *Homossexuais no Estado Novo*, Lisbonne, Sextante Editora, 2010.

ANONYME, *Elogio à Punheta*, s.l., s.n., s.d.

ANONYME, *Poesias sem Decência*, Paris, Imprimerie de Moraux et fils, s.d.

ANONYME, *Novo Fado Brejeiro*, n° 3, s.l., s.n., s.d.

ANONYME, *Novo Fado Brejeiro*, n° 4, s.l., s.n., s.d.

ANONYME, *Novo Fado Brejeiro*, n° 5, s.l., s.n., s.d.

ANONYME, *Almanak Caralhal*, Paris, s.n., 1860.

ANONYME, *Cancioneiro do Bairro-Alto: collecção de chistosas poesias de um autor patusco oferecidas a certas meninas que fazem certas coisas*, Cadiz, s.n., 1864.

ANONYME, « Lisboa devassa », *A Vanguarda*, 14/02/1895, p. 2.

BARRADAS Sílvia, « O mobiliário urbano de fundição artística em Lisboa », *Rossio: Estudos de Lisboa*, n° 2, novembro de 2013, p. 106-117.

BAUDELAIRE Charles, *Les fleurs du mal* (1857), Paris, Seuil, 1993.

BRANDÃO Raul, *Memórias – Tomo II* (1919), Lisbonne, Relógio d'Água, 1999.

CHAUNCEY George, *Gay New-York : 1890-1940 (Gay New York. Gender, Urban Culture, and the Making of the Gay Male World, 1890-1940, 1993)*, Paris, Fayard, 2003.

CUROPOS Fernando, *L'Émergence de l'homosexualité dans la littérature portugaise (1875-1915)*, Paris, L'Harmattan, 2016.

CUROPOS Fernando, « La “Portugayse” (in)visible », *Iberic@l* (« Genre et image dans le monde Ibéro-Américain »), n° 11, Printemps 2017, p. 15-31.

HOWES Robert, « Concerning the Eccentricities of the Marquis of Valada: Poli-tics, Culture and Homosexuality in Fin-de-Siècle Portugal », in *Pelo Vaso Traseiro: Sodomy and Sodomites in Luso-Brazilian History*, JOHNSON, Harold et DUTRA, Francis A. (dir.). Tucson, Fenestra Books, 2006, p. 263-292.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité I : la volonté de savoir* (1976), Paris, Gallimard, 1998.

G. L. de A., *Os Coitadinhos de Lisboa (Memórias de Henrique d’Almeida), Leitura para homens*, Lisbonne, Typographia Nova Minerva, 1881.

LEAL António Gomes, *Fim de um Mundo*, Lisbonne, Assírio & Alvim, 2000.

MANUEL, *Versos Frescos*, Roma, s.n., 1890.

MONTEIRO Arlindo Camilo, *Amor Sáfico e Socrático. Estudo Médico-Forense*, Lisbonne, Instituto de medicina legal, 1922.

MURAT Laure, *La loi du genre*, Paris, Fayard, 2006.

PAIS José Machado, « A prostituição na Lisboa boémia dos inícios do século XX », *Análise Social*, vol. XIX (77-78-79), 1983-3°, 4°, 5°, p. 939-960.

PRECIADO Beatriz, « Cartographie *queer* : le flâneur pervers, la lesbienne topophobique et la travailleuse sexuelle multicartographique, ou comment faire une cartographie “ren@rde” avec Annie Sprinkle », in *Géo-esthétique*, Dijon, Éditions B42, 2014, p. 99-110.

QUEIRÓS Eça de, *A Capital!*, Lisbonne, Imprensa Nacional–Casa da Moeda, 1992.

QUEIRÓS Eça de, *Os Maias* (1888), Porto, Porto Editora, 2004.

F. CUROPOS, « *Cruising* dans la Lisbonne fin-de-siècle »

QUEIRÓS Eça de, *O Crime do Padre Amaro* (1875), Mem Martins, Publicações Europa-América, 2009.

SILVA Adelino, *A Inversão Sexual*, Porto, Typographia Gutemberg, 1895.

TURNER Mark, *Backward Glances, Cruising the Queer Streets of New York and London*, Londres, Reaktion Books, 2003.

WILLY, *Le troisième sexe* (1927), Montpellier, GayKitschCamp, 2014.